

Recherches sociographiques



Jean-Pierre WALLOT, *Un Québec qui bougeait*

Fernand Dumont

Volume 14, Number 3, 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055630ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055630ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dumont, F. (1973). Review of [Jean-Pierre WALLOT, *Un Québec qui bougeait*]. *Recherches sociographiques*, 14(3), 402–404. <https://doi.org/10.7202/055630ar>

Le diagnostic porté finalement sur la genèse de notre situation économique et sociale importe souverainement pour nos grandes options d'aujourd'hui : « Le fédéralisme canadien a-t-il profité à l'Ontario ? Assurément. Et pourtant, ce serait regarder les choses du mauvais bout de la lunette que d'y voir la cause de sa vigueur économique. Le protectionnisme n'a pas engendré la suprématie économique de l'Ontario ; plutôt, c'est l'ascendant économique de l'Ontario qui a engendré un fédéralisme favorable aux régions déjà privilégiées. Si, par la suite, les politiques fédérales ont pu favoriser de façon particulière le développement industriel de l'Ontario, c'est parce que les règles du jeu capitaliste exigeaient que l'économie transcontinentale fût polarisée par le Bassin laurentien, par la région ontarienne principalement, pour autant que s'y réalisaient les conditions d'efficacité maximale dans l'exercice de cette fonction. »

Mais le diagnostic vaut dans les limites du modèle. Faucher ne l'ignore pas, lui qui a minutieusement délimité le cadre strict des questions historiques qu'il a voulu poser : géographie, coût, technologie. Ce n'est pas par hasard, peut-on croire, que le livre se termine par cette phrase : « La technologie est œuvre de l'homme. » C'est une invite à reprendre le livre à rebours, à retrouver cette dimension « anthropologique » que Faucher a délibérément mise à l'écart ; mais qui, dans l'état actuel de la recherche, pourra effectuer avec la même rigueur et la même érudition cette autre lecture ?

Fernand DUMONT

*Institut supérieur des sciences humaines,
Université Laval.*

Jean-Pierre WALLOT, *Un Québec qui bougeait. Trame socio-politique au tournant du XIX^e siècle*, Les éditions du Boréal Express, 1973, 345 p.

M. Jean-Pierre Wallot, qui est encore un jeune historien, a déjà beaucoup travaillé. Il nous prévient, dans l'introduction de cet ouvrage, qu'il a choisi très tôt comme objet principal de ses recherches la seconde génération des Québécois d'après la Conquête (1791-1829). Ce projet a été poursuivi avec diligence en plusieurs études dont neuf sont ici réunies. Publiés d'abord en diverses revues, ces textes ont été amendés et retouchés, de sorte que le livre forme un ensemble organique.

Cette période de l'histoire québécoise fut décisive sous beaucoup d'aspects. C'est l'époque de la première révolution commerciale, celle aussi où le parlementarisme devient un lieu décisif d'émergence pour les idéologies définitrices de notre société. Des attitudes de fond se sont alors formées, chez les francophones et les anglophones, dont on reconnaît encore la marque dans nos consciences et nos conflits d'aujourd'hui. Pour le sociologue, le présent ne se déchiffre pas en bloc ; il doit y voir, pour une très large part, la formation en surface dont le passé peut révéler les strates comme en une sorte de géologie. À la condition que l'on ne se borne pas à raconter le passé, que l'on en dégage une problématique. En l'occurrence, le sociologue reconnaîtra qu'il est particulièrement bien pourvu par ce livre d'un collègue historien. Car M. Wallot, familier comme nous ne le serons jamais avec les archives du temps, ne s'empare pas de son savoir documentaire comme d'une propriété exclusive pour en déduire des constats qui, au regard du non-spécialiste, apparaîtraient fatalement comme des dogmes. Il nous invite à discuter de sa façon de voir, il lui donne un caractère provisoire et relatif.

Aussi, c'est la quatrième de ces études qui me paraît constituer la clef, le véritable porche de l'ouvrage : peut-être, je dois l'avouer, est-ce simplement à cause de ce goût pour la discussion théorique qu'éprouve particulièrement le sociologue... Ce chapitre s'intitule : « La crise sous Craig (1807-1811) : nature des conflits et historiographie. » M. Wallot nous y offre d'abord un inventaire précis des problématiques des historiens francophones et anglophones. Nous avons rarement

l'occasion d'aborder ainsi une phase de notre histoire à travers la discussion scientifique dont elle est le prétexte : la *réalité* historique se révèle alors pour ce qu'elle est, c'est-à-dire polémique. La récupération du passé de l'homme relève du conflit ; l'objectivité est une conquête et non pas une transcription. Comme on souhaiterait que toute notre histoire nous soit enfin rendue ainsi sous le visage des querelles d'interprétations ! Mais il y faudra une histoire de notre historiographie que l'on commence à peine à élaborer.

Les positions du problème d'ensemble de la société de l'époque ont naturellement oscillé en bien des sens. Elles se ramènent pourtant à un dilemme de fond : conflit ethnique ou conflit de classes ? Ce dilemme s'est durci depuis quelques années, mais les arguments invoqués remontent souvent fort loin et c'est l'un des mérites de M. Wallot de le mettre en évidence. On en tirera de bien utiles leçons sur la permanence des vues des historiens à travers les progrès de la recherche documentaire.

Mais le principal mérite de l'auteur est d'inventorier minutieusement les aspects divers des affrontements sociaux de la période étudiée et, selon une règle de méthode qui semble la plus logique, de les insérer ensuite dans un ensemble plus global qui puisse en rendre compte. Je retiens ce passage, un peu arbitrairement prélevé dans la trame d'une pensée riche de nuances et de précautions : « Dans un territoire donné, deux sociétés se disputent la suprématie. Même seule, chacune aurait à composer avec des conditions géographiques, climatiques, économiques et internationales largement indépendantes de sa volonté ; chacune connaîtrait ses difficultés et ses querelles internes, comme toutes les sociétés humaines : conflits sociaux, politiques, économiques, idéologiques. La situation se complique terriblement du fait que toutes deux, en plus, doivent entrer en concurrence inégale sur un même territoire pour l'incarnation de leur vision du monde, pour l'exploitation des richesses du pays, pour la direction de leur agir collectif, essentielle à la vie et au dynamisme d'un groupe. Ajoutons à cela le contexte colonial — survie d'une ancienne colonisation coupée de sa métropole et croissance d'une nouvelle colonisation épaulée, elle, par une mère-patrie —, nord-américain — terribles pressions démographiques, économiques, politiques, militaires des États-Unis — et atlantique — spasmes des guerres révolutionnaires et impériales —, de même que l'accélération économique dans le monde. »

Voilà, je crois bien, le centre du livre, le foyer des hypothèses de travail de l'auteur. Mais l'ouvrage ne se déploie pas, à partir de là, en un système. Il faudrait s'attarder à de multiples suggestions. Par exemple, à la très belle vue d'ensemble de la vie religieuse de l'époque : rôle de M^r Plessis, plus difficile qu'on ne nous l'avait dit, et à qui M. Wallot restitue une grandeur certaine ; attitudes des fidèles où se reconnaît encore un héritage du régime français et qui, on est porté à en faire l'hypothèse, se reconnaissent hier encore sous le revêtement d'un conformisme officiel plus assuré ; revue minutieuse de la pensée révolutionnaire et réformiste du temps, où enfin les mouvements d'idées sont soigneusement replacés dans le contexte des milieux populaires. Bien d'autres aspects du livre seraient à retenir. Je ne relève encore qu'une notation qui malheureusement n'est reprise que par allusion en d'autres endroits de l'ouvrage : « Pendant de longs mois, une bonne partie de la masse, travaillée par les idées révolutionnaires, a donc paru disponible. Mais personne n'était là pour la conduire, hormis ces capitaines de milice, leaders de paroisse, organisateurs politiques, boutiquiers, habitants plus actifs — on pourrait les surnommer "la petite bourgeoisie besogneuse" —, bref ces petits intermédiaires que l'historiographie ignore, comme s'il n'y avait que des aristocrates, des professionnels, des clercs et des habitants. On les retrouve dans tous les mouvements populaires jusqu'en 1815 : le gouvernement les qualifie de "local démagogues" et les tient à l'œil, parfois en prison. » On souhaite que M. Wallot s'attarde à cette piste de recherche, entre bien d'autres qu'il indique : elle éclairerait non seulement le problème des classes de l'époque dont il est le spécialiste mais aussi les conflits sociaux d'aujourd'hui.

Une réserve, pour finir : elle concerne l'écriture. L'auteur utilise parfois des formules qui sont pour le moins forcées et qui déparent inutilement un beau livre. Quelques exemples : « Presque venimeux, Roux dégainait le fond de sa pensée » (p. 123) ; Craig « vaticine enfin une session houleuse » (p. 151) ; « entre 1791 et 1815 en effet, le Canada français, déjà estampillé par la

Révolution américaine, enregistre le kaléidoscope des soubressauts de la Révolution française... » (p. 184). À un authentique chercheur comme M. Wallot, il n'est pas utile d'enfler ainsi la voix.

Fernand DUMONT

*Institut supérieur des sciences humaines,
Université Laval.*

André BEAULIEU et Jean HAMELIN, *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome premier. 1764-1859*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1973, 268 p.

Il s'agit d'une deuxième édition « revue et corrigée » d'un ouvrage paru en 1966 sous le titre *Les journaux du Québec de 1764 à 1964*. Essentiellement, c'est un instrument de travail. Son but semble de colliger des données brutes et de les rendre accessibles aux chercheurs.

Contrairement à ce qu'on trouvait dans *Les journaux du Québec*, les journaux sont ici classés par ordre chronologique plutôt qu'alphabétique. Les auteurs ont tâché de donner pour chaque périodique : le dernier titre, les titres antérieurs, le lieu d'édition et sa durée, « la périodicité, la tendance politique principale, le format, le tirage, la localisation des collections et des microfilms ». S'ajoutent à cela « de brefs historiques dont la longueur varie suivant l'importance et la nature » du journal. On trouve aussi des informations relatives au fondateur, au propriétaire, à l'éditeur, à l'imprimeur et au rédacteur. Enfin, pour chaque journal, les auteurs font une petite bibliographie des études, thèses, articles ou ouvrages généraux pertinents.

Cette description de l'ouvrage, tirée de son avant-propos, nous donne une idée non seulement de son contenu mais aussi de la patience de ses auteurs. Ce travail de moine a dû être extrêmement ingrat. Le résultat est également quelque peu rébarbatif : ce n'est pas le genre de volume dont on tient mordicus à lire la dernière page avant d'aller au lit (même pour y dormir) ; sans être un chef-d'œuvre, il appartient d'ailleurs plutôt au genre dictionnaire. Nous sommes face à une série de monographies des journaux du Québec, présentées indépendamment l'une de l'autre, selon l'ordre chronologique d'apparition des journaux.

Le choix de cet ordre de présentation me semble contestable. Il donne l'impression d'une certaine continuité de l'ouvrage ; il laisse entendre au surplus que le regroupement des publications selon leur ordre de parution est un classement significatif. Cette impression est trompeuse : nous trouvons dans les premières pages du livre non pas les journaux du XVIII^e siècle mais ceux qui sont *apparus* au XVIII^e. C'est ainsi que le deuxième journal recensé est *The Gazette*, dont la fondation remonte à 1788, mais qui existe encore à Montréal. Ce journal contemporain côtoie dans sa présentation *Le Courrier de Québec ou Héraut françois* disparu en 1788... On perçoit par cet exemple l'intention des auteurs de présenter « les histoires » des journaux mais dans cette optique leur décision de passer de l'ordre alphabétique à l'ordre chronologique est contestable.

On peut également discuter la notion que les auteurs ont d'un même journal. Beaucoup de journaux en effet changent de titre au cours de leur histoire ; ces changements de titre, qui s'accompagnent souvent de changements importants dans leur direction et leur orientation signifient souvent en fait l'apparition d'un autre journal, qu'on aurait peut-être dû traiter comme une entité à part. Dans la logique des auteurs par exemple, un journal comme *À propos* apparaîtrait vraisemblablement sous le titre de *L'Action catholique*, devenu par la suite *L'Action* et finalement *À propos*. Or on peut penser que même si les propriétaires de *À propos* ont acheté les installations matérielles de *L'Action catholique*, on est en face d'un journal nouveau, qui a peu de chose à voir avec les méthodes et les objectifs des évêques, qui ont voulu, à un moment donné de l'histoire, faire du journalisme catholique. La définition du journal n'est pas précisée par les auteurs ; on a cependant l'impression qu'elle se résume aux installations matérielles d'impression ou d'administration. Si par hypothèse, la pègre se portait propriétaire du *Devoir* pour en faire un journal pornographique, peut-être vaudrait-il mieux dire que *Le Devoir* a disparu...